

18^e DIMANCHE APRES LA PENTECÔTE 2017

L'événement, apparemment anecdotique, du paralysé guéri nous livre un profond enseignement, non seulement sur l'identité de Jésus, mais aussi sur l'ambiguïté des relations qui règnent entre lui et ses auditeurs, d'hier et de toujours. On commence par nous dire que, de retour dans une ville dont S. Marc nous dit qu'il s'agit de Capharnaüm, il *annonçait la parole* aux foules venues à sa rencontre. Là se situe la première ambiguïté. Ces foules sont venues à lui parce qu'attirées par sa renommée de guérisseur. Elles veulent le voir accomplir des miracles, guérir leurs malades. Et Jésus, que fait-il ? Il annonce le Royaume. Et son annonce du Royaume, telle que nous la trouvons au début de l'évangile de S. Marc, sonne d'une manière étrangement différente : *Convertissez-vous et croyez à la bonne nouvelle*. Jésus vient enseigner le chemin qui conduit au Père, le vrai trésor, il vient enseigner la relativité des biens terrestres, trésors apparents qui nous aveuglent. Il cherche à détourner le cœur de ses auditeurs du monde pour le convertir vers Dieu. Il veut leur faire comprendre qu'*ici-bas, nous sommes des étrangers et des voyageurs*, selon la belle expression de l'épître aux Hébreux, et que notre *vraie patrie est au ciel*. Et eux viennent parce qu'ils savent que lui peut les soulager de tous les maux qui les accablent ici-bas, et donc précisément leur permettre de prolonger leur séjour sur terre. Jésus cherche à leur donner un cœur de nomade, et eux profitent de son pouvoir de thaumaturge pour mieux se sédentariser. L'incompréhension ne peut pas être plus totale. C'est pourquoi Jésus se méfie des foules, se soustrait à leur enthousiasme et interroge toujours les gens qui viennent à lui sur leur foi.

C'est ce qui se produit dans l'épisode qui nous est raconté aujourd'hui. Voici que l'on parvient à présenter à Jésus un paralysé sur son brancard malgré l'affluence de la foule. S. Marc, dans un passage parallèle, souligne la difficulté de l'entreprise : les porteurs ont dû hisser le brancard sur la terrasse de la maison, opérer une ouverture dans le plafond de la salle où se tient Jésus, puis y descendre le brancard, probablement avec des cordages. Une telle persévérance est le signe d'un grand désir, elle témoigne de la confiance qu'ont les porteurs dans la personne de Jésus qui peut guérir les malades. Jésus ne s'y trompe pas : *Voyant leur foi*, il s'adresse au paralysé. Mais, surprise, au lieu de le guérir, il lui dit simplement ces paroles : *Tes péchés sont pardonnés*. Est-ce ce à quoi le paralysé s'attendait ? Probablement pas, encore qu'il savait certainement – selon la mentalité religieuse de l'époque – que son infirmité devait être la sanction d'une faute, d'un péché. Jésus le libère de la cause, mais pas de l'effet ; de l'infirmité spirituelle, mais pas de l'infirmité corporelle ; de ce qui l'empêche de marcher sur le chemin qui conduit au Père, mais pas de ce qui l'empêche de marcher sur les chemins des hommes ; de ce qui l'empêche d'aller au ciel, mais pas de ce qui lui permet d'aller mieux sur la terre.

Avant même que nous ayons pu recueillir une réaction de la part du paralysé ou de ses amis, voici qu'interviennent, d'entre les spectateurs, les pharisiens. Ceux-ci s'indignent de ce que Jésus ait pu prétendre avoir pardonné les péchés de cet homme. Et ils s'indignent, figurez-vous, à juste titre : des thaumaturges peuvent guérir les malades, Dieu seul peut pardonner les péchés. D'où la réponse de Jésus, pour nous si déconcertante. Pour nous, en effet, pour moi en particulier, il est plus *facile* de pardonner les péchés (au moyen du sacrement) que de guérir les malades (sinon je me serais vite substitué aux médecins défaillants lorsque j'étais aumônier d'hôpital !). Mais pour un juif, pour un pharisien, pour un croyant de l'époque de Jésus, c'est le contraire qui est vrai. S'il est déjà difficile de guérir miraculeusement les malades, il est encore plus difficile d'exercer à leur endroit une prérogative divine. C'est même impossible. En toute logique, Jésus va répondre aux pharisiens en exerçant son pouvoir de thaumaturge : qui peut le plus peut le moins : qui peut pardonner (le plus difficile, agir sur la cause) peut aussi guérir (le plus facile, agir sur l'effet). Il guérit le paralysé, rejoignant ainsi, probablement, l'attente première de celui-ci et de ses amis.

Et il le fait en vertu d'une autorité qui découle de l'*autorité* qu'il possède sur le péché et qui est proprement divine. En effet, il s'attribue la qualité de *Fils de l'homme*, ce personnage mystérieux qui, dans le livre de Daniel et dans un contexte eschatologique, s'avance sur *les nuées*

du ciel (signe de son appartenance à la sphère divine) pour juger avec *tout pouvoir*. Si Jésus est bien le Fils de l'homme, alors son pouvoir est eschatologique. Et ce pouvoir eschatologique, qui s'introduit avec lui dans le cours du temps, n'est pas un pouvoir de condamnation mais un pouvoir de libération. Jésus s'adresse au paralysé en lui disant ces paroles : *Lève-toi, et prends ton brancard*. Le premier verbe utilisé est celui-là même qui sera employé pour la résurrection de Jésus. La guérison du paralysé est donc une anticipation du mystère pascal. Le paralysé gît, à l'instar du Fils de l'homme mis à mort, pour, comme lui, se relever. Cette guérison est le signe que le pouvoir eschatologique du Christ Juge est à l'œuvre dans le temps présent : comme répétition de la mort et de la résurrection de Jésus, comme répétition aussi de ce qui adviendra à chacun de nous. Et cette œuvre eschatologique est déjà présente, agissante, à travers le premier geste accompli par Jésus sur le paralysé : le pardon des péchés. La guérison de son mal spirituel est ainsi l'introjection dans le temps de cet acte eschatologique qu'est la restitution à neuf de toute chose par Dieu à la consommation des siècles. C'en est le germe. Pour ressusciter à la fin des temps dans la gloire, il faut avoir été relevé spirituellement dans le temps par le pardon.

Cela confirme cette parole d'Isaïe : *Voici que je fais un monde nouveau : il germe déjà, ne le voyez-vous pas ?* Dieu a l'initiative du pardon : elle se manifeste dans l'incarnation de son Fils, décision de sa volonté unilatérale de salut. Et Jésus la monnaie dans l'initiative qu'il prend de pardonner les pécheurs avant même qu'ils aient conscience de l'identité réelle de celui qui se tient devant eux, avant même qu'ils aient conscience de la profondeur de leur péché. Il suffit à Jésus de discerner en eux quelque chose qui relève de la confiance et de l'espoir pour qu'il puisse le transformer en foi et en espérance.

Nous aussi, nous avons besoin d'entendre l'Église nous *annoncer la parole* pour que nos espoirs, bien souvent bornés à l'horizon de cette existence terrestre puissent être *redressés* vers le Ciel, notre vraie patrie. Cela passe par la réception du pardon, notamment dans la confession, véritable guérison de l'âme. Cela s'épanouit dans la transformation de notre désir de vivre, et de vivre heureux, aux dimensions du Ciel. Ce qui, par ricochet, transfigure, par la lumière de la foi et de l'espérance notre existence terrestre, aussi marquée soit-elle par les difficultés qui marquent l'ordinaire de nos vies. Oui, comme le dit le ps. 118, votre parole est une lumière pour mes pas, une lampe pour ma route. Une route qui s'achèvera dans la Jérusalem céleste.